

ON NAÎT DE RIEN et on s'éteint pourtant avec un monde aussi vaste et complexe que le cosmos, les livres et la science, mais dont rien ne subsiste passé le grand fleuve que s'inventent les hommes pour mourir. Le fleuve ici est une femme et s'appelle *Gangâ*. On se souvient avoir appris, il y a des milliers d'années, que pour disparaître enfin, il faudra s'immerger en elle, fendre la surface de sa peau et là, sonder dans sa matrice, rejoindre les sédiments. On se fera un nouveau corps d'elle.

On continue à vivre parfois avec une histoire trop longtemps réprimée, ahuri de n'avoir pas choisi plus tôt quelqu'un pour l'entendre. Tous les amis pareillement emportés, ceux qui sont partis, ceux qui n'ont pas su. Alors, *Gangâ* court et dévaste nos corps mieux qu'un poison. On revient un jour à soi, loin d'ici, et on sent que le fleuve a entièrement passé dans nos veines, celui-là même qui divise et nourrit le repos de nos villes : Nadège le Rhône, Pierre la Garonne et moi la Loire, chacun de ces fleuves-patronymes se jetant au lointain dans

un seul, nos pauvres affluents supplantés par l'évidence tardive de notre atlas intime : le Gange.

Depuis près de vingt ans nous partions tous à Bénarès, quels que soient la saison, les absents ou le prétexte : un soir d'été à travers une futaie de sapins, une aurore de mars aux palourdes avec nos bottes neuves, dans les fonds de Quincy et d'Enfant-Jésus, le cul sur le salon de jardin de chez l'un ou l'autre comme assis sur le monde, à contempler la nuit, nos restes de clarté, après s'être fatigués de rire, d'avoir relu nos vies, presque autant d'épopées, nous partions en dernier lieu vers ce bout de nous-mêmes : Bénarès. C'était l'heure des paroles solennelles, chacun prophétisait. Lorsqu'on avait tout bu de la nuit, restait à projeter contre la voie lactée des vérités profondes sur la vie et la mort. On pensait à des feux, on en faisait parfois, à des instants magiques ; toutes ces veillées à repasser notre patrimoine de cœur semblaient ne pas suffire. Nous avons depuis toujours mis en commun dans le même livre d'heures les études, les enfants, les écarts et nos hérédités, un fouillis d'arbres généalogiques qui faisait qu'on pouvait sans mentir se compter l'affection de douze pères et mères, une fratrie presque au double : une planète solide. Dans les braises invariables vers six heures du matin, après les assauts des moustiques de Loire, après les débris de saucisses jetés à la Garonne comme on nourrit une bête et la cendre fumante en offrande au grand Rhône, on voyait de très loin brûler les bûchers de Bénarès, une ville purement écolière dont nos doigts

d'enfants se souviendraient toujours. On terminait le banquet amoureux en silence, fascinés par ce spectacle inouï, à portée de branche.

— On y va, quoi!

Il avait fallu attendre un rien, un éclat de Nadège sur le sable, pour réaliser que, justement, jamais rien ne s'était opposé à ce qu'on approche pour de vrai ces feux-là. Le dire seulement et nos liens colossaux mettraient en branle ce grand départ collectif, sur un battement de cils.

C'était une autre aurore de retrouvailles sur les plaids de pique-nique. Juin bâclait la nuit, la Loire s'appauvissait en verre d'eau mais nous en avions suffisamment pour partir. Un voyage! Leurs visages accrochés au halo de la lampe à gaz, je les regardais chacun. Florence souriait à rien et fondait en dedans; il n'était déjà plus question de la nuit, de jour à peine. Pierre lui tendait son dernier tronçon de cigarette, il s'était abstenu d'une de ses leçons d'homme vertueux: en fait, le véritable nom de Bénarès, c'est Vârânasî... Non, il n'avait rien dit. Le courant semblait avoir repris des forces entre les silex et son bourdon. Pierre s'assagissait: à quoi bon souffler sur ce rêve de ville puisque personne n'irait jamais vraiment à Bénarès. Mylène avait tapé l'épaule de son grand pote Thierry; il avait penché au ralenti, s'enfonçant dans le sombre avant de reparaître et lui sourire doucement. Sans doute cette nuit-là Nadège avait-elle vu avec moi que le corps de son mari ne sonnait pas si bien lorsqu'on jouait avec lui. Bénédicte et Jérôme

s'étaient pris par la taille comme pour nous voir partir. Ils savaient avec nous qu'ils n'en seraient pas. L'humidité allait bientôt nous chasser ; une volée de nocturnes battant de mêmes ailes. Des éphémères.

— Et Marc ? Aurore, Anne-So, Julie ? Les Flandry ?

Le vent qu'on nomme ici Galarne se levait et animait la cendre refroidie au pourtour ; Bene était restée sans réponse aucune. Elle venait juste de boucler le sac des amis comme c'était l'évidence lorsqu'il s'agissait d'un moment important. Elle prenait en charge ceux qui, avec elle, nous diraient au revoir.

L'eau

Bénarès

À VÂRÂNASÎ, chaque jour revit avant tout les saillies et les piques du précédent et ne vaut rien et s'amoindrit. Il reste alors si peu de place et de conscience pour exister à autre chose. Chaque interstice du sensible se comble immédiatement. Du moment que les yeux voient, que la bouche s'ouvre, on entendra le chaos du monde jusque dans nos ventres ; on aura beau se livrer totalement aux odeurs et tenter d'en extraire le meilleur, notre corps se crispera dans l'abandon. On s'épuise de vivre. Cette vérité nue s'est brutalement révélée à nous après l'incident du troisième jour, pas avant. Un incident noyé dans le grand accident général, consubstantiel de l'Inde, paraît-il. Je pense que nous avons tous les six ramené de Vârânasî cette maladie-là ; plus que des cartes-mémoire à satiété, plus qu'une turista tenace, une autre ville où ne plus pouvoir habiter, irrémédiablement : *Bérânasî*.

TANDIS QU'ELLE ENFILE son maillot de bain dans
le vestiaire, Nadège réalise qu'elle est au troisième jour de leur retour en France et qu'elle l'entend seulement aujourd'hui, l'écho de là-bas. À quoi cela tient ; les notions de rentrer, de cheminer ou de partir sont encore très confuses dans son esprit. Plus encore aujourd'hui qu'hier. Elle pensait qu'au fil des heures tout s'apaiserait. Elle pensait reprendre sans peine chaque geste et trajet de leur quotidien. Non. Les enfants enchaînent leurs activités du mercredi, à elle le bureau, les courses, la piscine. Ça ne revient pas ou plutôt, c'est l'Inde qui reflue. Le mois de février tire sur sa fin, cela la rassure. Peu à peu, la vie ici retrouvera son sens et la ville son véritable nom. Le mois prochain ou au printemps, bientôt les mots lui reviendront pour raconter ce qui leur est arrivé là-bas, en Inde. Alors nager, paradoxalement, lui a paru l'activité la plus stable, presque nécessaire. Elle avait besoin de sentir du palpable sur elle, appuyer son corps, s'abandonner et rejouer l'expérience fondatrice de l'eau, l'eau qui la porte, l'eau qui noie aussi et tant d'autres choses que sait faire l'eau.